

RIEF**Revue italienne d'études françaises**

Littérature, langue, culture

1 | 2011

Varia

Adolphe entre morale et sentiment

Francesco Fiorentino

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/rief/931>

DOI : 10.4000/rief.931

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Francesco Fiorentino, « *Adolphe* entre morale et sentiment », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 1 | 2011, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rief/931> ; DOI : 10.4000/rief.931

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Adolphe *entre morale et sentiment*

Francesco Fiorentino

- 1 Un lecteur peut d'abord être frappé par l'abondance du paratexte qui accompagne *Adolphe* : deux préfaces, un avis de l'éditeur, et à la fin du roman une lettre de l'éditeur et une réponse. Cinq écrits donnent des éclaircissements sur la prétendue transmission du manuscrit et des renseignements qui complètent l'histoire racontée par Adolphe. Mais surtout, ils semblent offrir des interprétations sur « la morale » de cette histoire en attribuant la responsabilité de son échec et à la société, et à son protagoniste. Cette abondance d'instructions sur comment lire le texte est l'indice qu'il doit être abordé avec précaution. Mais quelles difficultés le lecteur peut-il rencontrer en lisant ce roman qui est un exemple illustre de prose française claire et élégante ?
- 2 La préface à la seconde édition, composée entre le 25 et le 27 juin 1816 (et retrouvée seulement en 1935), a une finalité essentiellement défensive : Constant tient à démentir les interprétations à clé que son roman avait tout de suite suscitées (surtout dans un article du *Morning Chronicle*). Ce point fondamental une fois revendiqué, il ajoute que la cible de son roman est la légèreté inconsciente avec laquelle on emploie le langage de l'amour sans l'éprouver véritablement. Cette légèreté est particulièrement coupable chez les hommes, parce que les femmes qui y croient sont exposées à toutes les rigueurs de la société. La dernière observation est d'importance : à la question de savoir si Adolphe pouvait se comporter d'une autre façon, il répond négativement : « sa position et celle d'Ellénore étaient sans ressource, et c'est précisément ce que j'ai voulu »¹. Aussi la faute semble-t-elle résider dans le fait d'avoir commencé la relation sans l'assurance d'un amour véritable, et non pas dans la manière dont elle a été conduite et achevée.
- 3 Dans la préface à la troisième édition (parue en 1824), le ton de Constant, désormais tout à fait engagé dans la vie politique, est plus souple : il souligne encore le risque que ceux qui ont formé des liens « sans réflexion » ne puissent pas les briser sans une grande peine : « on sent alors qu'il y a quelque chose de sacré dans le cœur qui souffre, parce qu'il aime » (p. 10). Par rapport à la première préface, il me semble que la leçon morale est étendue à toute la conduite d'Adolphe².

- 4 Ces deux préfaces semblent donc avoir comme but d'inculper Adolphe pour sa légèreté à entreprendre une relation sans aimer vraiment. Mais si *Adolphe* n'était que cela, ce ne serait pas le chef-d'œuvre que nous lisons. Et toutes ces précautions pour le présenter auraient été inutiles. D'ailleurs, Constant est souvent réticent dans le roman même, et plusieurs lecteurs avisés ont été poussés à intégrer d'autres éléments à la lettre du texte.
- 5 Dans un article (*La Revue des Deux Mondes*, 1834) qui contribua à un certain succès de l'ouvrage dans les années 1830, Gustave Planche s'exprimait déjà comme s'il connaissait personnellement Adolphe et Ellénore en leur attribuant par déduction des sentiments dont le roman ne parle pas. À la même époque, Sophie Gay³ écrivait la vie d'une prétendue véritable Ellénore avant sa rencontre avec Adolphe, et donnait une version de leur relation vue par la femme. Récemment encore, Ève Gonin aussi a voulu donner le point de vue d'Ellénore de l'unique manière possible : en inventant une autre histoire⁴.
- 6 Parallèlement, la critique traditionnelle s'est longtemps entretenue sur les origines biographiques de ce personnage. Un grand débat opposa Gustave Rudler, qui soutenait l'hypothèse Mme de Staël, à André Monglond et à Fernand Baldensperger, qui l'identifiaient avec Mme Lindsay⁵. L'hypothèse Mme de Staël a été reprise par Henri Guillemin⁶, qui a interprété le roman comme « une machine de guerre » pour justifier la rupture de l'auteur avec elle. Plus nuancées sont les reconstructions de Paul Bénichou⁷, de Paul Delbouille⁸ et de Daniel Leuwers⁹ : pouvant lire l'édition intégrale des journaux intimes (parue en 1952), ils mettent en relation l'élimination d'un épisode dans le roman avec le passage de Charlotte à Mme de Staël (et à Anne Lindsay) comme modèle de la protagoniste. S'il n'y a pas accord pour le personnage d'Ellénore, tous les critiques concordent pour celui d'Adolphe, qui serait l'équivalent de Benjamin. Et, grâce à Adolphe, Han Verhoeff¹⁰ a prétendu reconstruire son inconscient même. Enfin, la confusion entre personnage et personne risque toujours de perturber d'une façon radicale la réception du roman. Soit le personnage d'Adolphe a été reconduit à Constant, soit il a été traité comme une personne.
- 7 L'ambiguïté du roman n'est pas moindre si on le considère du point de vue non pas biographique, mais historico-littéraire. Certains ont présenté le personnage comme une version de la souffrance du mal du siècle, une sorte d'autre René « plus terne et sans rayon », comme disait Sainte-Beuve, qui n'avait pas de sympathie pour Constant. D'autres ont au contraire souligné le classicisme intellectuel du roman, à partir du fait qu'on y compte 41 maximes. Ainsi Paul Bourget considérait-il « l'excès de l'esprit d'analyse » – typique de la modernité – « le fond de ce roman »¹¹.
- 8 Pour résoudre cette contradiction apparente, on est tenté de distinguer le personnage Adolphe, en proie aux ambiguïtés sentimentales, du narrateur qui n'écrit qu'une fois que son histoire d'amour est terminée. Il se condamne comme personnage en analysant sa conduite ; cependant il essaye de défendre l'authenticité de ses sentiments :
- Certes je ne veux point m'excuser, je me condamne plus sévèrement qu'un autre peut-être ne le ferait à ma place ; mais je ne puis au moins me rendre ici ce solennel témoignage, que je n'ai jamais agi par calcul, et que j'ai toujours été dirigé par des sentiments vrais et naturels. (p. 119)
- 9 Mais cette différenciation entre personnage et narrateur n'est pas définitive : Adolphe conserve son caractère entre les deux positions. Il est toujours lucide et souffrant, faible : il n'y a qu'un Adolphe toujours reconnaissable. Le sens du roman finit par traverser cette distinction même.

- 10 L'interprétation actuellement dominante de l'ouvrage, en effet, ne se base pas sur le caractère des personnages. D'Alison Fairlie et Jannine Jallat à Anne Boutin¹², l'accent est mis sur les pouvoirs que la parole y assume. Comme l'avait déjà montré Todorov, qui a ouvert la voie à cette interprétation, dans *Adolphe* la parole a un pouvoir extraordinaire sur la réalité : « les objets n'existent pas avant d'être nommés, ou en tous cas ils ne restent pas les mêmes avant et après l'acte de dénomination »¹³. Les paroles décident :
- Elle me permit de lui peindre mon amour ; elle se familiarisa par degrés avec ce langage : bientôt elle m'avoua qu'elle m'aimait. (p. 50-51)
- 11 Elles peuvent créer des réalités nouvelles :
- Il y a des choses qu'on est longtemps sans se dire, mais quand une fois elles sont dites, on ne cesse jamais de les répéter. (p. 65)
- 12 Il faudrait donc empêcher qu'elles soient dites même quand les sentiments qu'elles avoueraient sont déjà connus :
- Elle chercha de mille manières à me persuader qu'elle était heureuse, qu'elle ne m'avait rien sacrifié ; que le parti qu'elle avait pris lui convenait, indépendamment de moi. Il était visible qu'elle se faisait un grand effort, et qu'elle ne croyait qu'à moitié ce qu'elle me disait. Elle s'étourdissait de ses paroles, de peur d'entendre les miennes ; elle prolongeait son discours avec activité pour retarder le moment où mes objections la replongeraient dans le désespoir. Je ne pus trouver dans mon cœur de lui en faire aucune. (p. 68-69)
- 13 Ce seront les paroles de la lettre d'Adolphe à l'ambassadeur, que ce dernier envoie à Ellénore, qui, à la fin, la tueront.
- 14 Cette interprétation cependant ne considère pas la hiérarchie de valeurs qui est respectée dans le roman, et risque donc de l'altérer. Les mots, qui ont le pouvoir terrible de déterminer la réalité, sont en échec quand ils doivent définir les sentiments :
- Les sentiments de l'homme sont confus et mélangés : ils se composent d'une multitude d'impressions variées qui échappent à l'observation ; et la parole, toujours trop grossière et trop générale, peut bien servir à les désigner, mais ne sert jamais à les définir. (p. 30)¹⁴
- 15 Constant ne me semble pas soutenir une théorie du langage selon laquelle « les objets n'existent pas avant d'être nommés ». Il partage le respect que la littérature a toujours eu pour les pouvoirs performatifs du langage¹⁵. Mais il partage aussi l'opinion de son époque sur l'impossibilité de traduire en mots la vie intérieure. Et donc, sur la supériorité – dans la vie intime – des sentiments et des émotions sur les mots. Cette supériorité permet le triomphe du sentiment véritable sur tout. Il arrive toujours à trouver les paroles justes : « Telle est la force d'un sentiment vrai, que, lorsqu'il parle, les interprétations fausses et les convenances factices se taisent » (p. 71). L'inhibition de la parole est motivée par une maladie du sentiment qui empêche de parler et remplit le silence de paroles vides. La question posée par le roman est donc sentimentale et morale, avant d'être linguistique.
- 16 Je crois, en effet, que l'on doit chercher dans la configuration moderne des rapports entre morale et sentiments la signification profonde de ce roman.
- 17 *L'Avis de l'éditeur* semble introduire l'artifice traditionnel du manuscrit retrouvé, qui devrait attester en même temps l'authenticité de l'histoire et nier ses aspects autobiographiques. Mais il me semble qu'il a une autre fonction, moins banale. Cet *Avis* nous donne d'Adolphe une image postérieure, à la fin de son histoire d'Ellénore : et cette image, avec celles que nous donnent Ellénore dans sa lettre et l'Éditeur, sont les seuls témoignages sur sa personne qui ne viennent pas de lui-même¹⁶. Pour une fois, ce n'est

pas Adolphe qui regarde : il est regardé. Et cette image est la première à être offerte au lecteur.

- 18 On rencontre Adolphe, encore sans nom, dans un village de la Calabre, aux confins de l'Europe civilisée. « Il était fort silencieux et paraissait triste » ; malade, il espère que le médecin calabrais ne sera pas capable de le guérir. Nous savons qu'il ne voyage ni pour affaires, ni pour le plaisir. « Il m'est égal, me répondit-il, d'être ici ou ailleurs » (p. 11). Son voyage est une errance : un déplacement continu et insensé. Dans l'errance, depuis toujours, on peut reconnaître un des symptômes les plus sûrs d'un malaise moral et social.
- 19 Il me semble très important de souligner que cette première image est en forte contradiction avec le début du récit d'Adolphe, qui déclare tout de suite sa destination sociale selon le désir de son père :
- Il voulait ensuite m'appeler auprès de lui, me faire entrer dans le département dont la direction lui était confiée, et me préparer à le remplacer un jour. (p. 19)
- 20 À vingt-deux ans, Adolphe doit achever son éducation en passant des études aux voyages. À la fin de cet apprentissage, il y a une place dans le monde qui l'attend. Adolphe, comme plusieurs personnages du roman français de la première moitié du XIX^e siècle, est sur le seuil de la vie mûre et de l'intégration sociale. Mais à la différence de la plupart d'entre eux, qui soit sont orphelins, soit se comportent comme s'ils l'étaient, il y a pour lui un poste qui lui est destiné par son père. Il y a donc une opposition éclatante entre le début de la narration qui prévoit une place pour Adolphe et *l'Avis au lecteur* qui l'a montré errant. Pour ne pas avoir occupé ce poste, il n'y a pas de place pour lui. Il est condamné à l'errance, qui est le symptôme extrême d'un malaise : il lui manque « cette tranquillité d'esprit qui résulte de l'occupation et de la régularité des affaires » (p. 36) et qui distingue les hommes des femmes, celles-ci étant contraintes, par manque d'occupations et d'affaires, à une « médiocrité plus inquiète et plus agitée ». Pour Adolphe, comme pour René, leur malaise comporte un manque de virilité.
- 21 Adolphe est un héritier. Après la Révolution qui avait engendré une forte mobilité sociale, en brisant la continuité sociale des biens et des familles, le roman s'ouvre sur une prédestination sociale qui n'arrive pas à se réaliser. L'héritage était un des piliers de l'Ancien Régime. Dans la société post-révolutionnaire, le passage d'une génération à l'autre est plus complexe et d'autres critères interviennent, le premier étant le mérite – d'ailleurs invoqué par Constant dans ses discours politiques¹⁷. Dans le cas d'Adolphe, il ne s'agit pas de causes extérieures qui empêchent l'héritage, mais d'une impuissance du sujet, incapable d'atteindre ce qui lui est destiné.
- 22 Adolphe est assujéti à deux consignes contradictoires : l'injonction paternelle à occuper son poste en abandonnant Ellénore, et la demande d'amour d'Ellénore. Le roman n'est pas une sorte de tête-à-tête tragique entre Adolphe et Ellénore, comme la critique en général semble le considérer. La structure morale et narrative d'*Adolphe* n'est pas binaire, mais ternaire : elle place Adolphe entre Ellénore et son père. Nous savons, avant que le roman ne commence, qu'il frustrera les deux.
- 23 Pourquoi n'arrive-t-il pas à recevoir cet héritage ? Une première raison est liée à son père, qui n'est pas digne du rôle paternel. Il n'a pas d'autorité, ni n'arrive à compenser cette carence par une attitude maternelle. Sa timidité lui interdit toute forme d'abandon envers son fils. La timidité, « cette souffrance intérieure qui nous poursuit jusque dans l'âge le plus avancé » (p. 20), constitue une inhibition du sentiment, plutôt que de la

parole. Elle crée une fracture entre l'intériorité et le monde. Le père a un caractère anti-rousseauiste qui se manifeste dans le cynisme de formules libertines à propos des femmes, comme sa célèbre maxime sur l'amour : « *Cela leur fait si peu de mal, et à nous tant de plaisir !* » (p. 31).

- 24 À la faiblesse du père correspond celle du fils. Un héritier, pour pouvoir être tel, doit avoir – comme l'a dit Bourdieu à propos d'un autre illustre héritier littéraire, Frédéric Moreau¹⁸ – du sérieux. Il ne peut pas dénigrer ni mépriser son héritage. Surtout, il ne doit pas se laisser aller au badinage. C'est un risque que les héritiers ne doivent pas prendre, comme l'a observé, à propos de Lucien Leuwen, son malin cousin Ernest Dévelroy :

Si tu avais un peu de sérieux, si tu ne riais pas de la moindre sottise, tu pourrais être dans le salon de ton père et ailleurs, un des meilleurs élèves de l'École Polytechnique exclu pour opinion.¹⁹

- 25 Adolphe, comme Lucien, semble ne rien prendre au sérieux :

Je contractai l'habitude de ne jamais parler de ce qui m'occupait, de ne me soumettre à la conversation que comme à une nécessité importune et de l'animer alors par une plaisanterie perpétuelle qui me la rendait moins fatigante, et qui m'aidait à cacher mes véritables pensées. (p. 21-22)

- 26 L'impossibilité d'une communication authentique et profonde se traduit en une conversation spirituelle qui devient une modalité pour se soustraire à la gravité de l'expérience réelle²⁰. Elle finit par devenir un vice : la superficialité moqueuse non seulement occulte l'intériorité, mais elle peut s'y substituer, pour devenir une sorte de *modus operandi*, un nihilisme appliqué à toutes les valeurs et à tous les rapports. Cette maladie, qui affecta lord Byron le premier, consume plusieurs héros romantiques. Dans le fragment de la préface à la deuxième édition, cette attitude est stigmatisée :

Nous ne savons plus aimer, ni croire, ni vouloir. Chacun doute de la vérité de ce qu'il dit, sourit de la véhémence de ce qu'il affirme, et pressent la fin de ce qu'il éprouve. (p. 305)

- 27 Cette tendance à sous-évaluer l'expérience et les sentiments se manifeste aussi dans l'événement principal du roman : la séduction d'Ellénore. Il ne décide d'avoir une amante que parce que son ami en a trouvé une. Il s'agit par excellence d'un désir triangulaire, comme l'a défini René Girard. Mais avant Girard, déjà la maxime 136 de La Rochefoucauld disait : « Il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux, s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour ». La conduite d'Adolphe dans la séduction d'Ellénore, stigmatisée dans les préfaces, correspond à des modèles classiques qui la blâment, tandis que, pour la sensibilité nouvelle, elle devient encore plus coupable : un péché capital.

- 28 La particularité d'Adolphe est qu'il est conscient de la nature de son désir. Il n'accorde d'importance ni aux sentiments, ni à la situation sociale d'Ellénore. Il se comporte comme s'il était en proie à la passion tout en sachant qu'il ne l'est pas. Il prend une attitude tout à fait moderne : il fait *comme si...* Il n'est pas sérieux. Telle est l'accusation que l'auteur lui fait dans la préface. Une fois engagé coupablement dans cette histoire, Adolphe est « sans ressources ». Sa faute est commise au deuxième chapitre. Il reste encore à expliquer ce qui fait le roman : pourquoi n'arrive-t-il pas à se libérer de ce rapport et à prendre « la route de la fortune, de la considération et de la gloire » (p. 101) en occupant la place que son père lui avait préparée.

- 29 D'abord, Ellénore prévaut parce qu'elle adopte une stratégie beaucoup plus efficace. L'autorité paternelle est, comme nous l'avons vu, timide. Elle n'arrive pas à se manifester par un ordre ni par un geste d'affection. Cette faiblesse de la figure paternelle peut être

interprétée d'une façon plus générale. Dans la nouvelle société post-révolutionnaire, c'est la condition même de l'autorité qui, vis-à-vis du fils, ne peut plus se réclamer de la continuité des valeurs avec la même confiance et aussi naturellement qu'avant. Le père n'a plus la force. Et tels, sans force, sont représentés tous les pères dans le roman : le père d'Adolphe, le père d'Ellénore, le premier amant d'Ellénore, père des ses enfants. Aucun d'entre eux n'a puissance ni prestige. Le père d'Adolphe trouve un substitut dans l'ambassadeur qui est beaucoup plus capable que lui. Mais seulement grâce au fait qu'il est malin : avec ses exhortations paternelles, lui non plus, il n'arrive à rien.

- 30 En revanche, Ellénore dispose d'une stratégie féminine formidable : le sentiment de culpabilité.

C'est un affreux malheur de n'être pas aimé quand on aime ; mais c'en est un bien grand d'être aimé avec passion quand on n'aime plus. (p. 75)

« Que me voulez-vous ? me dit-elle ; ne suis-je pas seule, seule dans l'univers, seule sans un être qui m'entende ? Qu'avez-vous encore à me dire ? Ne m'avez-vous pas tout dit ? Tout n'est pas fini, fini sans retour ? Laissez-moi, quittez-moi ; n'est-ce pas là ce que vous désirez ? » Elle voulut s'éloigner, elle chancela ; j'essayai de la retenir, elle tomba sans connaissance à mes pieds ; je la relevai, je l'embrassai, je rappelai ses sens. (p. 88-89)

« Adolphe, s'écriait-elle, vous ne savez pas le mal que vous faites ; vous l'apprendrez un jour, vous l'apprendrez par moi, quand vous m'aurez précipitée dans la tombe ». (p. 121)

- 31 Verhoeff et surtout Filomena Vitale²¹ ont étudié le rôle que le sentiment de culpabilité joue dans l'œuvre entière de Constant : dans le roman comme dans les journaux, les essais, les discours politiques. L'omniprésence de ce sentiment, dans sa vie comme dans son œuvre, aurait une double motivation. Selon Verhoeff, il aurait une origine primaire : la perte très précoce de sa mère. Il serait l'autre volet – dans une logique de négation freudienne – de la frustration de l'abandon²². Mais cette explication, une fois appliquée au roman, a le défaut de s'abstraire de la narration. D'une part, elle ignore que le sentiment de culpabilité n'est pas seulement un sentiment d'Adolphe, mais aussi une stratégie – consciente et inconsciente – d'Ellénore pour retenir son amant ; de l'autre, elle ne dit rien des rapports avec le père, qui n'arrivent pas à générer des sentiments de culpabilité aussi forts²³. Le long de cette route, on revient toujours à une structure binaire du roman. Le roman ne conte pas « l'échec d'un homme qui voudrait aimer et qui, malgré lui, cause la mort de la femme qui l'aime », comme le soutient Verhoeff ; mais l'histoire tragique d'un jeune homme qui est combattu entre deux instances contradictoires : entre le lien avec une femme qui l'aime mais qu'il n'aime pas assez et le devoir social auquel son père l'appelle. L'approche de Filomena Vitale, qui étudie l'origine calviniste du sentiment de culpabilité omniprésent chez Constant, est plus strictement textuelle. Elle observe que ce sentiment se manifeste en particulier quand sont négligés les devoirs sociaux : « c'est justement la mauvaise conscience de ne pas avoir rempli son devoir en exploitant ses dons naturels qui, au-delà d'une vanité et d'un amour propre à juste titre mortifié, hante Constant jusqu'à l'époque de son engagement politique »²⁴.

- 32 Nous retrouvons chez Adolphe le même sentiment dû au fait de ne pas s'acquitter de ses devoirs sociaux. La question est que, dans le roman, le sentiment de culpabilité envers le père se révèle moins fort – et en tout cas moins impossible à gérer – que celui que lui inspire Ellénore. L'appel du devoir n'arrive pas à être aussi profond que le sentiment de culpabilité, basé sur le sentiment.

- 33 C'est là la question posée par le personnage de Constant. Le roman représente la réduction du devoir à sentiment de culpabilité. Donc, une vision affective de la vie morale²⁵. On peut lire dans la « réponse de l'éditeur » : « La grande question dans la vie, c'est la douleur que l'on cause, et la métaphysique la plus ingénieuse ne justifie pas l'homme qui a déchiré le cœur qui l'aimait » (p. 149-150).
- 34 L'extension moderne de la dimension privée – étudiée par Constant dans son célèbre *Discours de la liberté des anciens comparée à celle des modernes* – comporte aussi le privilège accordé à l'affection, contre les vertus civiles. Si faire souffrir une amante devient la grande question dans la vie, la vie entière risque d'être en proie aux affections. L'univers social, d'être féminisé. Et cette féminisation, que Chateaubriand avait déjà constatée dans le *Génie du Christianisme* (II^e partie, livre III, chap. IX), deviendra une obsession des romanciers de la génération suivante, à commencer par Balzac²⁶.
- 35 La stratégie utilisée par Ellénore pour procurer un sentiment de culpabilité se révèle gagnante parce que, comme souvent les critiques l'ont observé, Ellénore occupe une place symbolique essentielle dans la vie d'Adolphe. Il n'a pas de mère, et il n'y a dans le texte aucune allusion à elle. Il raconte qu'avant de rencontrer Ellénore, à dix-sept ans, il a eu une liaison avec une femme beaucoup plus âgée que lui. Ellénore a dix ans de plus que lui. Et à son amour elle sacrifie ses enfants : auprès d'elle, Adolphe prend la place de ses enfants. L'amour d'Ellénore pour lui a le caractère inconditionné de l'amour maternel. Il est totalisant, c'est un œil qui suit tous ses gestes. Comme l'enfant, une fois qu'il a perdu ce regard, il reste seul :
- Je m'en plaignais alors ; j'étais impatienté qu'un œil ami observât mes démarches, que le bonheur d'un autre y fût attaché. Personne maintenant ne les observait ; elles n'intéressaient personne ; nul ne me disputait mon temps ni mes heures ; aucune voix ne me rappelait quand je sortais. (p. 143)
- 36 Entre la voie indiquée par son père et le lien maternel, Adolphe choisit toujours ce dernier, parce qu'il n'est pas capable de se détacher. Mais aussi parce qu'il y trouve une confirmation narcissique, comme le note le baron dans une maxime assez libertine :
- Il n'y a pas d'homme qui ne se soit, une fois dans sa vie, trouvé tiraillé par le désir de rompre une liaison inconvenable et la crainte d'affliger une femme qu'il avait aimée. L'inexpérience de la jeunesse fait que l'on s'exagère beaucoup les difficultés d'une position pareille ; on se plaît à croire à la vérité de toutes ces démonstrations de douleur, qui remplacent, dans un sexe faible et emporté, tous les moyens de la force et tous ceux de la raison. Le cœur en souffre, mais l'amour-propre s'en applaudit ; et tel homme qui pense de bonne foi s'immoler au désespoir qu'il a causé, ne se sacrifie dans le fait qu'aux illusions de sa propre vanité. Il n'y a pas une de ces femmes passionnées, dont le monde est plein, qui n'ait protesté qu'on la ferait mourir en l'abandonnant ; il n'y en a pas une qui ne soit encore en vie, et qui ne soit consolée. (p. 98)
- 37 La conclusion tragique s'impose comme inévitable, pour l'interférence des registres paternel et maternel qui enferme Adolphe dans une situation régressive et mortifère. Le sentiment du devoir qui est la consigne paternelle cède au chantage du sentiment de culpabilité. Dans la nouvelle société, la perte d'autorité de la figure paternelle et l'extension du domaine affectif maternel risquent de perdre les jeunes hommes : de les fixer dans l'irresponsabilité enfantine ou de les condamner à l'errance. Telle est, je crois, la vérité scandaleuse que révèle, dans la splendeur cruelle de son style, le roman de Constant.

NOTES

1. B. Constant, *Adolphe. Anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu*, éd. J.-H. Bornecque, Paris, Garnier, « Classiques Garnier », 1968, p. 8. Toutes les citations du roman sont tirées de cette édition, dorénavant le numéro de page est indiqué directement dans le texte entre parenthèses.
2. Sur la faute exclusive d'Adolphe, Constant semble avoir des idées assez différentes dans la première version du roman qu'il lit à Mme de Coigny. Il annote dans son journal (24 février 1807) : « Effet bizarre de cet ouvrage sur elle. Révolte contre le héros ». Dans toute la genèse de l'ouvrage, très complexe et mystérieuse, l'image d'une femme amoureuse et persécutrice revient souvent dans les témoignages des lecteurs et des amis, comme dans le journal.
3. S. Gay, *Ellénore*, Bruxelles, Hauman, 1844-46, 5 vol. À propos de cet intéressant roman cf. S. Lorusso, « La voix d'Ellénore », dans A. Del Lungo et B. Louichon (éds.), *La Littérature en bas-bleus. Romancières sous la Restauration et la monarchie de Juillet (1815-1848)*, Paris, Garnier, « Classiques Garnier », 2010, p. 345-357.
4. È. Gonin, *Le point de vue d'Ellénore. Une réécriture d'Adolphe*, Paris, Corti, 1981. Le roman a été volontiers le champ d'une critique féministe. C. Coman, dans « Le Paradoxe de la maxime dans *Adolphe* » (dans *Romanic Review*, 73, 2, 1982, p. 203), est arrivée à soutenir qu'avec la maxime l'auteur essaye de réduire « l'Autre au silence ». Et selon B. Didier, *Adolphe* tire « un plaisir essentiellement ambigu » de la souffrance qu'il cause (B. Didier, « *Adolphe* et le double plaisir », dans *Europe*, 467, 1968, p. 79-85).
5. G. Rudler, « Introduction », dans B. Constant, *Adolphe*, Manchester, 1919 ; A. Monglond, *Vies préromantiques*, Paris, Les Belles Lettres, 1925 ; F. Baldensperger, « Retour à Ellénore ou légende et vérité en histoire littéraire », dans *Revue de littérature comparée*, 17, 1937, p. 651-664.
6. H. Guillemin, *Benjamin Constant muscardin*, Paris, Gallimard, 1958.
7. P. Bénichou, « La genèse d'Adolphe », dans *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 3, 1954 (repris dans Id., *L'écrivain et ses travaux*, Paris, Corti, 1967, p. 55-68 et 91-119).
8. P. Delbouille, *Genèse, structure et destin d'Adolphe*, Paris, Belles Lettres, 1971.
9. D. Leuwers, « Préface », dans B. Constant, *Adolphe*, Paris, Garnier-Flammarion, 1989.
10. H. Verhoeff, *Adolphe et Constant. Une étude psychocritique*, Paris, Klincksieck, 1976.
11. P. Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*, Paris, Gallimard, 1993.
12. A. Fairlie, « Constant romancier : le problème de l'expression », dans *Actes du Congrès de Lausanne*, Genève, Droz, 1968 ; J. Jallat, « Adolphe, la parole et l'autre », dans *Littérature*, 2, mai 1971, p. 71-88 ; A. Boutin, *Parole, personnage et sujet dans les récits littéraires de Benjamin Constant*, Genève, Slatkine, 2008.
13. T. Todorov, « La parole selon Constant », dans *Critique*, 255-256, août-septembre 1968, p. 756-771, p. 760 ; repris dans Id., *Poétique de la prose*, Paris, Seuil, 1971, p. 100-117.
14. Et encore : « charmes de l'amour, qui vous éprouva ne saurait vous décrire » (p. 57).
15. Racine aussi devrait croire à cette théorie si on considère la résistance de Phèdre à avouer son amour coupable.
16. On pourrait ajouter l'amie envoyée par Ellénore « pour découvrir le secret qu'elle ['] accusait de lui cacher » (p. 110). Elle embrasse le parti d'Adolphe : donc une femme, dans le roman, reconnaît les raisons du protagoniste.
17. Il écrira le 21 juillet 1830 dans *Le Temps* : « toutes les illustrations des trente dernières années étant sorties d'une égalité de chances où le courage et le talent avaient seuls le droit de concourir, et se trouvant encore en présence des témoins de leur origine, des auxiliaires de leur fortune et des rivaux de leur gloire, il leur reste imprimé je ne sais quel caractère de démocratie

que le temps pourra seul effacer ». Dans *Principes de politique* (éd. E. Hofmann, Genève, Droz, 1980, t. II, p. 224) il avait écrit : « les privilèges héréditaires [...] pèsent, non seulement sur le présent, mais sur l'avenir et dépouillent les générations futures ».

18. P. Bourdieu, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1998², p. 34.

19. Stendhal, *Lucien Leuwen*, dans *Œuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2007, vol. II, p. 88.

20. Dans un brouillon qui n'a pas servi pour la préface à la seconde édition du roman, Constant écrit : « Adolphe est spirituel [...] il est irritable [...] mais il est incapable de suite, de dévouement soutenu, de générosité calme [...] il a adopté, pour gaîté, sa triste ironie » (*Adolphe. Anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu*, cit., p. 304).

21. F. Vitale, *Benjamin Constant. Écriture et Culpabilité*, Genève, Droz, 2000.

22. Verhoeff a expliqué cette agressivité selon la théorie kleinienne en tant que réaction à l'abandon de la part de la mère : le sentiment d'être abandonné se transforme dans son contraire avec les autres femmes : dans un sentiment de culpabilité pour l'abandon.

23. D'autres contradictions dans l'hypothèse de Verhoeff sont annotées par F.-P. Bowman, « Nouvelles lectures d'Adolphe », dans *Revue Européenne des Sciences sociales*, t. XVIII, 50, 1980, p. 32-33. En particulier l'affirmation du critique : « comme nous le savons, l'enfance d'Adolphe n'a pas été heureuse » n'a aucune confirmation textuelle. Encore une fois Adolphe est traité comme une personne qu'on connaît.

24. F. Vitale, *op. cit.*, p. 30-31.

25. Les interprétations chrétiennes, comme celle de Du Bos (*Grandeur et misère de Benjamin Constant*, Paris, Corrêa, 1946) de ce sentiment de culpabilité comme charité, me semblent peu convaincantes. Voici la définition de charité donnée par Constant : « La charité n'est autre chose qu'une sensibilité tellement exaltée par la crainte de la douleur, que cette douleur n'est pas moins insupportable à contempler dans les autres qu'à ressentir en soi-même ». Pour Constant il ne fallait pas confondre « l'influence d'un spectacle que les nerfs ne peuvent supporter avec la bonté d'âme et l'amour ».

26. Dans Balzac elle arrivera à modeler le corps même des jeunes protagonistes. Ainsi La Brière, amoureux de Modeste Mignon, sans petites moustaches rassemble à « une jeune fille déguisée » (I, p. 575). Maxime de Trailles appartient à une « espèce amphibie qui tient autant de l'homme que de la femme » (II, p. 983). Rastignac fait sa toilette comme « une jeune fille en s'habillant pour le bal » (III, p. 167). Le colonel Franceschini (III, p. 266) et Georges de Maufrigeuse (VI, p. 951) sont beaux de la beauté d'Antinoüs. Émile Blondet « est le plus séduisant de ces hommes-filles de qui le plus fantasque de nos hommes d'esprit a dit : « Je les aime mieux en souliers de satin qu'en botte » (VI, p. 330). Les numéros qui accompagnent les citations balzaciennes renvoient à l'édition Castex de la *Comédie humaine*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1976-1981, t. I-XII.

INDEX

Mots-clés : Adolphe, Constant (Benjamin), héros romantique, roman romantique, Mal du siècle